

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Crime d'Ovide Plouffe de Roger Lemelin

François-Marie Gérin-Lajoie

Number 29, Spring 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gérin-Lajoie, F.-M. (1983). Review of [*Le Crime d'Ovide Plouffe* de Roger Lemelin]. *Lettres québécoises*, (29), 72–72.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le Crime d'Ovide Plouffe

de
Roger Lemelin

...Avoir cultivé ta marginalité et y avoir
soumis le destin de ceux qui t'aiment. (...)
C'est ça, ton crime, Ovide Plouffe!

p. 460

La semaine dernière, en dressant la liste des articles d'épicerie qu'il me fallait acheter, je me suis surpris à inscrire, après le saumon et avant les carottes: *le Crime d'Ovide Plouffe* de Roger Lemelin. Le fait de vendre du roman québécois dans un magasin d'alimentation a, sans aucun doute, quelque avantage, quand ce ne serait que pour rappeler à certains libraires (je ne dis pas tous!), qui se contentent d'empocher les «quarante pour cent» faciles que leur rapporte la vente des best-sellers, sans faire aucun effort pour favoriser la vente des oeuvres de chez nous, pour leur rappeler, dis-je, qu'à l'avenir, on pourrait bien se passer d'eux. Mais suffit là-dessus! Ayant personnellement été, en ma qualité d'écrivain, choyé par plusieurs libraires (mais aussi traité de haut par d'autres), je n'ai pas à trancher la question. Revenons donc à notre mouton (enragé), c'est-à-dire à Ovide Plouffe.

L'histoire

Qui ne connaît pas les Plouffe? Ceux qui n'ont pas lu le roman, intitulé simplement *Les Plouffe* et publié en 1948, ont suivi la série télévisée dans les années 1950, ou vu le film réalisé par Gilles Carle (ou la série qu'on en a tirée pour la télévision). Les Plouffe font donc un peu partie de la légende, pour ne pas dire du patrimoine culturel national. Eh bien, si le roman (comme le film) connaissait son épilogue à la fin de la deuxième Guerre mondiale, le dernier-né de monsieur Lemelin, *Le Crime d'Ovide Plouffe*, nous transporte quelques années plus tard, en 1948. Nous retrouvons la mère, Joséphine, qui témoigne de la libéralisation des moeurs en fumant des «sweet caporal»; Cécile, la vieille fille qui ne voudrait pas mourir vierge; Napoléon, devenu un riche entrepreneur en plomberie; Guillaume, meurtri par la guerre, qui cherche l'oubli dans la nature enivrante de l'île Anticosti; le curé Folbèche, mis en pénitence à cause d'un discours trop virulent contre Duplessis; Denis Boucher, devenu reporter au TIME, qui, comme dans les comédies de Molière, jouera les «deus ex machina»; Rita, l'épouse olé olé d'Ovide, pécheresse, puis repentante, avant d'être expédiée dans l'autre monde; enfin, le personnage central de l'histoire, Ovide, ré-

veur sans avenir, disqualifié aux vastes connaissances mais au gousset vide, qui, après avoir rencontré un infirme, bijoutier, français et bricoleur (on peut intervertir l'ordre comme on veut), devient un riche commerçant. La scène est en place. Pour que le vin tourne au vinaigre ou, si l'on préfère, pour que le mélodrame tourne au drame policier, il ne manque plus que la police... d'assurance qui lie Rita, Ovide et l'infâme infirme (si l'un des trois meurt, les deux autres reçoivent par retour du courrier cinquante mille dollars chacun; advenant le décès de deux membres du trio, le troisième larron se fait verser cent mille dollars). Je n'en dis pas plus, si ce n'est que «tout est bien qui finit bien».

L'atmosphère

Québec, 1948-1949... Duplessis (qui apparaîtra d'ailleurs à deux reprises au cours du roman) est au faite de sa gloire. C'est l'époque des contrats accordés sans soumission, aux amis du parti; c'est l'éveil de l'opposition à la «dictature», comme dit Ovide, opposition qui prend toute son ampleur au moment de la grève de l'amianté; c'est, enfin, le complot (réel) d'un bijoutier qui, pour se débarrasser de sa femme, fit sauter en vol un avion dans lequel elle était montée. Vingt-deux victimes... Le crime qui, à l'époque, attira à Québec des journalistes du monde entier, a été récupéré par Roger Lemelin, qui en fait l'élément central de son intrigue.

Un roman moyen

Le principal reproche qu'on peut faire à M. Lemelin, c'est d'avoir voulu greffer le complot du bijoutier sur la «destinée» des Plouffe. Pour ce faire il lui a fallu peiner pendant trois cents pages pour amener ses Plouffe au niveau du complot. Cela n'allait pas tout à fait de soi. Ovide est en effet un rêveur hypersensible et M. Lemelin devait, pour fusionner les deux histoires, en faire un homme d'affaires matérialiste et fonceur. Malgré l'évolution accélérée à laquelle le soumet son créateur, on a un peu de difficulté à croire à la transformation d'Ovide. Au cours des trois cents premières pages, on sent donc l'auteur coincé par l'obligation de faire coïncider les deux histoires. L'intérêt en pâtit. Par contre, la troisième partie (à partir de la page 350) vaut vraiment la peine d'être lue. On y retrouve le Roger Lemelin des *Plouffe* et d'*Au pied de la pente douce*. Témoin la scène de l'évasion, jusqu'à l'arrivée des fuyards à l'île Anticosti. Enfin, rendons à Lemelin ce qui est à Lemelin: le scénario, dans tous ses détails, est aussi précis qu'un mouvement d'horloge. D'avoir travaillé avec Gilles Carle n'a sûrement pas nui à notre auteur.

Un roman qui a son intérêt et qui plaira à beaucoup de gens (je doute cependant que quiconque crie au chef-d'oeuvre). □

François-Marie Gérin-Lajoie

